



HAL
open science

”Images du monde, encyclopédies et traités en langue française (XIIIe -XIVe siècle) : reprises et renouvellements des représentations de l’espace grec”

Catherine Gaullier-Bougassas

► To cite this version:

Catherine Gaullier-Bougassas. ”Images du monde, encyclopédies et traités en langue française (XIIIe -XIVe siècle) : reprises et renouvellements des représentations de l’espace grec”. Catherine Gaullier-Bougassas. Représenter et nommer la Grèce et les Grecs (XIVe-XVIe siècle), Brepols, pp.53-69, 2023. hal-04313660

HAL Id: hal-04313660

<https://hal.science/hal-04313660v1>

Submitted on 13 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Images du monde, encyclopédies et traités en langue française (XIII^e-XIV^e siècle) : reprises et renouvellements des représentations de l'espace grec

Catherine Gaullier-Bougassas

Univ. Lille, ULR 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-59000
Lille, France

Principal Investigator ERC AGRELITA

Des textes didactiques écrits en langue française à partir du XIII^e siècle proposent des descriptions géographiques et leur intègrent une présentation de l'espace ou des espaces grecs¹. Leurs auteurs s'appuient avant tout, directement ou indirectement, sur le savoir géographique des autorités latines antiques bien disponibles à leur époque, celles que j'ai étudiées dans l'article précédent – Plin, Solin, Orose, Isidore de Séville² –, et ils exploitent aussi des textes latins médiévaux : particulièrement l'*Imago mundi* d'Honorius Augustodunensis, puis le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais et le *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais. Ce champ des textes didactiques semble avant tout marqué par la répétition et souvent par l'abrègement. Ces ouvrages se fondent sur la compilation et la reprise, souvent sans grandes transformations puisqu'il ne saurait être question de trahir les autorités savantes latines derrière lesquelles les auteurs s'abritent et justifient leur entreprise. En outre leur écriture apparaît souvent moins savante que celle de leurs prédécesseurs antiques, marquée qu'elle est par une simplification synonyme d'appauvrissement. Mais d'une part ces textes ont été très diffusés et ont exercé une influence certaine. Par leur écriture en français, ils ont atteint des publics nouveaux, des cercles laïques bien plus larges et plus divers. Ils ont donc joué un rôle fondateur pour la diffusion de représentations géographiques et pour l'inscription de ces dernières dans la mémoire collective : la vulgarisation de connaissances savantes et la répétition de données apparaissent comme des éléments majeurs de la construction de la mémoire. D'autre part, en dépit de la prépondérance des reprises et des répétitions des représentations géographiques latines, des évolutions apparaissent bel et bien, avant même la redécouverte dans les milieux savants des textes de Ptolémée et de Strabon. Un intérêt grandissant pour la géographie voit le jour. Concernant l'Europe, il porte sans doute davantage sur les régions occidentales, au sujet desquelles des reflets de la géographie médiévale et d'une expérience directe apparaissent dans certains exposés, comme nous allons le voir. Il marque néanmoins aussi, dans une moindre mesure, les manières de présenter et de nommer l'espace ou les espaces grecs et les Grecs, même si, au XIV^e siècle et en langue française, on n'assiste pas à la naissance d'écritures humanistes de la géographie qu'on pourrait rapprocher de celle de Boccace. Rien de comparable avec le désir de l'auteur italien de redécouvrir les lieux antiques, leur organisation, leur histoire et leurs noms³.

Ces textes didactiques en langue française des XIII^e et XIV^e siècles sont essentiellement des images du monde, des encyclopédies et des traités géographiques. Les connaissances géographiques qu'ils transmettent sont largement présentées comme des données objectives et atemporelles. Ils ne font d'abord que rarement mention de réalités géographiques de leur

¹ Cet article a été écrit dans le cadre de mon programme de recherches ERC Advanced Grant AGRELITA, « The Reception of Ancient Greece in Premodern French Literature and Illustrations of Manuscripts and Printed Books (1320-1550) : how invented memories shaped the identity of European communities », direction Catherine Gaullier-Bougassas, Université de Lille : « The project leading to this article has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme (grant agreement No 101018777). »

² Voir dans ce volume, mon article « Les savoirs hérités sur les espaces grecs : les autorités antiques connues dans l'Europe occidentale médiévale », p. **XX**.

³ N. Bouloux, *Culture et savoirs géographiques en Italie au XIV^e siècle*, Turnhout, 2002.

époque et reprennent les autorités latines de la Rome antique et de l'Antiquité tardive, souvent en les abrégant. Néanmoins ils ne se contentent pas non plus toujours de répéter, ils introduisent quelques modifications, diversifient peu à peu les écritures et les représentations. Sans viser à l'exhaustivité sur ces textes nombreux, je sélectionnerai quelques-uns d'entre eux comme jalons de l'écriture didactique des XIII^e et XIV^e siècles, pour analyser ce mélange de rémanence et de changement et les évolutions de l'équilibre entre ces deux forces.

Les évocations de l'espace grec sont d'abord brèves et elliptiques dans les plus anciens textes didactiques en langue française. Un appauvrissement des savoirs par rapport à ceux transmis par Isidore de Séville et encore plus Pline marque d'ailleurs aussi de nombreux textes latins médiévaux jusqu'au XIII^e siècle. Au XII^e siècle, l'un des premiers textes français à contenir une description du monde est la *Chronique des ducs de Normandie*. Dans le passage en revue des terres connues⁴ sur lequel Benoît de Sainte-Maure l'ouvre, toute mention des terres grecques est même absente. Puis les premières images du monde en langue française évoquent certaines d'entre elles, mais sans s'y attarder longuement. C'est à des degrés divers que leurs auteurs s'inspirent alors de l'*Imago mundi* qu'Honorius Augustodunensis compose vers 1110⁵. Cette œuvre jouit d'une large diffusion et exerce une durable influence sur la littérature géographique, même après l'écriture des deux grandes encyclopédies latines du XIII^e siècle que sont le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais et le *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais. Honorius Augustodunensis commence son évocation de l'Europe au chapitre 21 de son premier livre. Après avoir, dans son chapitre 24 « De Germania inferiore », introduit brièvement la Thrace, qu'il dit ainsi nommée d'après Tiras, fils de Japhet, et la ville de Constantinople, dont il rappelle la fondation par Constantin, il intitule le chapitre suivant « De Grecia » (25). Il présente alors sur une vingtaine de lignes la Grèce comme une entité bien définie. Elle regroupe selon lui plusieurs contrées – c'est le terme *provincia* qu'il emploie – dont il décline les noms : Dalmatie, Épire, Chaonie, Molossie, Hellade, Attique, Boétie, Aonie, Péloponnèse, Thessalie, Macédoine, Achaïe, région de Corinthe, Arcadie, Sicyonie, Pannonie. L'Attique est présentée comme le cœur de la Grèce, la « vraie Grèce » (« vera Grecia »). Puis au chapitre 26, il passe à l'Italie, dont le premier nom aurait été « Magna Grecia », « Grande Grèce ». Il consacre ensuite trois chapitres aux îles (33 « De insulis », 34 « Sicilia » avec l'évocation de Charybde et Scylla et des Cyclopes, 35 « Sardinia » ainsi nommée d'après le nom d'un fils d'Héraclès). Sa source principale est Isidore de Séville (*Etymologiae*, XIV, 4, 6, 7⁶), qu'il résume, alors qu'au XIII^e siècle, comme nous allons le voir, Vincent de Beauvais reprend plus longuement sa présentation de la Grèce (*Speculum naturale*, XXXII, 10 ; *Speculum historiale*, II, 72⁷).

Les premières *Images du monde* en français : Pierre de Beauvais et Gossuin de Metz

Pierre de Beauvais, dans la brève *Mappemonde* qu'il écrit en vers entre 1184 et 1218 pour Robert II, comte de Dreux⁸, adapte le premier livre de l'*Imago mundi* d'Honorius Augustodunensis, sans donner le nom de ce dernier. Il préfère s'abriter derrière la caution d'auteurs antiques. L'autorité qu'il prétend suivre dès le prologue est Solin (v. 9) et il inscrit aussi le nom d'Isidore (v. 138-139). Des trois continents, c'est l'évocation de l'Asie qu'il

⁴ *Chronique des ducs de Normandie*, éd. C. Fahlin, Uppsala, 1951, t. 1, v. 207-352.

⁵ V. I. Flint, « Honorius Augustodunensis *Imago mundi* », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 49 (1982), p. 1-153.

⁶ Isidore de Séville, *Étymologies, livre XIV, De terra*, éd. et trad. O. Spevak, Paris, 2011.

⁷ Voir plus loin pour la référence aux textes de Vincent de Beauvais, voir la note 21.

⁸ A. Angremy, « La *Mappemonde* de Pierre de Beauvais », *Romania*, 104 (1983), p. 316-350 et 457-498.

privilège et pour l'Europe il décline seulement une liste de contrées (v. 848-888), en employant le terme « terres » (v. 851) : après la Germanie, c'est « la terre de Mesie / et les lui Pannonie et Trasse, / [...] Grece por voir et Dalmacie, Melosë et puis Caonie. / Après celui siet Helaïde, / C'est Hollande, puis Acaïde⁹ ». Tous les toponymes cités par Honorius ne sont pas repris, et la Grèce devient une terre parmi les autres terres nommées, elle n'est plus présentée comme une large entité qui engloberait diverses provinces. Un peu plus haut, à la fin de sa présentation de l'Asie, Pierre de Beauvais a aussi rapidement mentionné la Galatie, la Phrygie et la Dardanie sans introduire aucune référence aux Troyens (v. 826-832). La cité d'Asie mineure qu'il évoque est Tarse, en lien avec saint Paul (v. 834-836).

Gossuin de Metz écrit lui aussi en vers, vers 1245, son *Image du monde*. Elle a connu un plus grand succès, a été adaptée une première fois en vers, puis une seconde fois en prose dans la seconde moitié du XIII^e siècle ou bien au début du XIV^e siècle¹⁰. Le texte en prose jouit d'une postérité très durable, puisqu'il est plusieurs fois imprimé à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle¹¹. Là encore, lorsque Gossuin de Metz présente les trois continents, il privilégie l'Asie et se consacre avant tout à l'Inde, puis évoque l'Europe, l'Afrique, les îles et les *mirabilia* du monde. Dans son court développement sur l'Asie mineure, il dit sélectionner quelques noms de « regions » : « Dardane », « Frise, la ou Paris ravi Helaine, dont Troie la Grant fu destruite qui est en la fin de Grece » (partie I, ch. 2F, p. 124, « Dardanie », « Phrygie, là où Pâris enleva Héléne, provoquant la destruction de Troie la Grande, qui est à l'extrémité de la Grèce »). C'est l'une des rares allusions à l'histoire ancienne dans son exposé géographique et elle indique clairement l'appartenance de Troie à la Grèce. Il ne consacre qu'un très court développement à l'Europe, car, prétexte-t-il, elle est très connue (« nous en oons parler souvent » (partie II, ch. 3, p. 129), « nous en entendons souvent parler »). L'espace grec n'a ainsi droit qu'à une évocation minimale, sans même l'introduction du terme « Grece » :

Li premiers lieux d'Europe, si est Romanie, et une partie de Constantinoble ; Rethe, Corinte et Macedoine, Thesale, Boeme et Saxoine ; et Espire, une moult saine terre. En cele terre sourt une fontaine ou l'en ne peut estaindre tisons ardanz ne les charbons vis. En Archadie a une pierre que l'en ne peut en nulle maniere du monde estaindre, puis que est esprise, tant qu'ele est trestoute en cendre. (*ibidem*, p. 129)

[Le premier espace de l'Europe, c'est la « Romanie », avec une partie de Constantinople ; c'est ensuite la Rhétie, la Carinthie¹², et la Macédoine, la Thessalie, la Bohême et la Saxe ; puis l'Épire, une très bonne terre : une fontaine y sourd, dans laquelle on ne peut éteindre les tisons brûlants et les charbons en feu. En Arcadie il y a aussi une pierre qu'il est impossible d'éteindre à partir du moment où elle est enflammée, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en cendres.]

Nous notons ainsi une courte énumération d'espaces que nous reconnaissons comme grecs, dans laquelle sont intercalées des terres non grecques, la Rhétie, la Carinthie, la Bohême et la Saxe. Le terme « Grèce » est absent, de même que l'adjectif « grec ». Le terme « Romanie » y désigne l'empire de Constantinople, héritier de l'empire romain d'Orient, et les Grecs de

⁹ V. 866-872, « la terre de Mésie, et, la touchant, la Pannonie et la Thrace [...], la vraie Grèce et la Dalmacie, la Molossie et puis la Chaonie. Ce sont ensuite l'Hellade et l'Achaïe ».

¹⁰ *L'Image du monde de maître Gossouin, rédaction en prose*, éd. O. H. Prior, Lausanne et Paris, 1913. Je citerai le texte à partir de cette édition de la version en prose. Pour le texte en vers de Gossuin, voir la thèse de C. Connochie-Bourgne, « *L'Image du monde*, une encyclopédie du XIII^e siècle : édition critique et commentaire de la première version », thèse inédite de l'Université de Paris IV, 1999.

¹¹ Voir aussi la traduction anglaise de William Caxton, *Mirrouir of the World*, éd. O. H. Prior, Londres, New York et Toronto, 1913.

¹² Ainsi identifiées par O. Prior, éd. cit., p. 41.

Constantinople s'identifient eux-mêmes à des Romains¹³. Viennent ensuite les autres lieux de l'Europe, ceux de l'Europe du Nord, de la Germanie puis des îles britanniques et de la France. L'Italie et la péninsule Ibérique sont ici absentes. Dans le chapitre suivant (ch. 4G, p. 129-130), consacré à l'Afrique, nous avons la surprise de voir que l'auteur situe à l'intérieur de ce continent la « Grece », la Lombardie, la Toscane, « Alixandrie », la Gascogne et l'Espagne. L'Europe perd ainsi une partie de son extension au profit de l'Afrique et les espaces grecs apparaissent répartis sur les trois continents, le terme de « Grece » étant employé pour l'Asie mineure et pour l'Afrique. Diverses îles grecques sont ensuite évoquées au chapitre 5E (p. 130-133).

Cet éclatement des terres grecques sur trois continents n'est pas aisé à expliquer. La présence de la Grèce en Afrique semble singulière, mais O. Prior, dans l'introduction à son édition, mentionne des auteurs antiques et médiévaux, auteurs de textes latins, qui font de l'Afrique une province de l'Europe, et il estime que Gossuin de Metz a ainsi situé en Afrique toutes les entités européennes du littoral de la Méditerranée¹⁴. Par ailleurs, plus tard, au XIV^e siècle, Barthélemy l'Anglais et son traducteur Jean Corbechon établissent une équivalence entre « Auffrique la petite et Grece » ou les réunissent dans une même province :

Auffrique la petite¹⁵ et Grece, c'est tout une province anciennement dont estoit la cité d'Athenes qui fut jadis nourrice de philosophes et mere des .VII. ars et en Grece riens n'estoit si noble comme Athenes estoit tant comme l'estude y dura si comme dit Plinius et Ysodore ou XV^e livre. (Paris, BnF, fr. 216, fol. 203 v)

[L'Afrique mineure et la Grèce, c'est une province ancienne dans laquelle se situait la cité d'Athènes qui fut jadis la nourrice de philosophes et la mère des sept arts libéraux, et en Grèce aucun lieu n'était aussi noble qu'Athènes aussi longtemps qu'elle accueillit des études, comme le dit Pline et Isidore dans le livre XV.]

Quoi qu'il en soit, Gossuin de Metz et l'adaptateur en prose de son *Image du monde* restent bien plus brefs sur les espaces grecs que Pline et Isidore de Séville, et ils ne construisent pas une image spatiale claire de la Grèce. On peut s'étonner de la rapidité de cette présentation géographique, car plus haut dans son ouvrage, Gossuin de Metz accorde une place importante à la Grèce : il affirme en effet avec insistance que la Grèce et Athènes sont l'origine de la « clergie », de la science et des arts libéraux, et il est même l'un des premiers auteurs en langue française à présenter la *translatio studii* d'Athènes à Paris, après une étape romaine (partie I, ch. 6, p. 77-78).

Le Trésor de Brunetto Latini

¹³ Voir T. A. Kaplanis, « Antique names and self-identification. *Hellenes, Graikoi, and Romaioi* from late Byzantium to the Greek Nation-State », dans *Re-imagining the Past : Antiquity and Modern Greek Culture*, éd. D. Tziouvas, Oxford, 2014, DOI:10.1093/acprof:oso/9780199672752.003.0005. et R. L. Woolf, « Romania : The Latin Empire of Constantinople », *Speculum*, 23 (1948), p. 1-34.

¹⁴ *Ibid.*, p. 41-42. Voir aussi l'explication proposée par J. G. Jostkleigrew, qui a analysé une historicisation de la géographie grecque par Gossuin de Metz dans son article « L'espace entre tradition et innovation. La géographie symbolique du monde et son adaptation par Gossuin de Metz », dans *Construction de l'espace au Moyen Âge : pratiques et représentations*, éd. T. Lienhard, Paris, 2007, p. 369-378, p. 375-377.

¹⁵ « Auffrique la petite » évoquerait-elle aussi l'Afrique mineure des auteurs antiques, c'est-à-dire l'Afrique du Nord ? Sur l'Afrique mineure, voir J. Desanges, « Regards de géographies anciens sur l'Afrique mineure », *Publications de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 7 (1997), p. 39-60 et « Aspects de l'hellénisme dans l'Afrique du Nord antique », *Publications de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 18 (2007), p. 167-184.

Un autre texte didactique du XIII^e siècle, plus long, savant et ambitieux, le *Trésor* que Brunetto Latini écrit pendant son séjour en France, exploite de nombreuses sources. Brunetto Latini intègre à son encyclopédie une « mappemonde », où il présente successivement l'Asie (avec une rapide mention de Troie sans rappel de la guerre), l'Europe et l'Afrique¹⁶. Dans sa définition de Europe, il se réfère déjà à la Grèce et à Constantinople, lorsqu'il indique les limites orientales de l'Europe : « Europe est une partie de la terre ki est devisee de celui d'Aise la u est li destrois dou Bras St. George et es parties de Constantinoble et de Grece¹⁷. » Or, une telle mention de la Grèce et de Constantinople à propos des limites de l'Europe est absente des sources fondatrices latines que sont les textes de Pline et d'Isidore de Séville. Ces deux derniers indiquent que l'Europe s'étend du fleuve Tanaïs jusqu'à l'Espagne et au détroit de Gadès¹⁸. Orose précise la limite orientale en ajoutant au Tanaïs, le Palus Méotide, le Pont-Euxin et les deux cités de Théodosie et de Constantinople¹⁹. Mais le toponyme « Graecia » n'apparaît pas. Pour Brunetto Latini en revanche, la référence à la Grèce et à Constantinople est devenue indispensable pour délimiter les contours orientaux de l'Europe.

L'auteur italien commence ensuite sa description de l'Europe par l'Italie, qui « fu jadis apelee Grece la grant, quant les Grezois la tenoient » (livre I, ch. 123, 3, p. 202, « fut jadis appelée la Grande Grèce, quand les Grecs la possédaient »). Après ce rappel du passé grec de l'Italie, de son appartenance à l'espace grec durant cette domination, il renouvelle pour une part l'évocation géographique de l'Europe occidentale en l'éloignant de la perception romaine antique jusqu'alors dominante, car il l'organise selon le découpage des évêchés et archevêchés (*ibidem*, 5-13, p. 204-206 ; 19-25, p. 208-212). Mais pour les Balkans et la Grèce il reste plus fidèle à Pline et à Isidore (*ibidem*, 14-17, p. 206-208). Ce qui correspond au troisième golfe d'Europe selon Pline (*Histoire naturelle*, IV, 1-50) n'est néanmoins plus présenté selon ces termes, mais désormais explicitement désigné comme « terre de Grece » : « Outre Secile est, dedenz Europe, la terre de Grece, qui comence as monz Seraumes et define sus Elesponis²⁰. » C'est le substantif « terre » qui est employé et il l'est au singulier. La « terre de Grece » est décrite comme un pays, une entité spatiale connue au même titre que l'Italie, l'Allemagne et la France. Une double présentation et une double énumération de ses composantes suivent.

Après la mention des limites de la Grèce, Brunetto Latini énumère ses composantes (ch. 123, 14-15, p. 206-207) : la Thessalie, la Macédoine (dans laquelle il situe le mont Olympe et la cité d'« Athenes », confusion avec une ville macédonienne d'« Arenes », que l'on trouve dans de nombreux récits médiévaux et qui aurait été fondée par Héléno²¹) ; Thrace, « ou les Barbarins sont » (« où vivent les Barbares »), « Romanie » et Constantinople, la Crète, « l'isle Cyclade », les îles Eubée, Minoia, Naxos, Mélos, Karpathos, Lemnos. Il semble ici s'inspirer de Solin²², tout en ajoutant un renvoi à son catalogue des rois grecs, celui qu'il a déroulé plus haut dans sa brève histoire universelle (livre I, ch. 28, 29, 31, p. 56-60), et aussi un rappel de l'invention des cothurnes grecs dans une île des Cyclades qu'il appelle « Ortigia » (confusion

¹⁶ Brunetto Latini, *Le Trésor*, éd. et trad. italienne P. G. Beltrami, P. Squillaciotti, P. Torri et S. Vatteroni, Turin, 2007, livre I, ch. 121-124, p. 186-218.

¹⁷ *Ibidem*, livre I, ch. 123, p. 202, « Europe est une partie de la terre qui est séparée de l'Asie là où est le détroit du Bras de Saint Georges et dans les parties de Constantinople et de la Grèce ».

¹⁸ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre III, éd. et trad. H. Zehnacker, Paris, 1998, 1, 5, p. 4 ; Isidore de Séville, *Étymologies*, livre XIV, *De terra*, éd. et trad. O. Spevak, Isidore de Séville, Paris, 2011, 4, 2, p. 51.

¹⁹ Orose, *Histoires (contre les païens)*, éd. et trad. M.-P. Arnaud-Lindet, Paris, 1990-1991, I, 2, 4-7, t. 1, p. 13.

²⁰ Ch. 123, 14, p. 206, « Au-delà de la Sicile se trouve, à l'intérieur de l'Europe, la terre de Grèce, qui commence aux monts Céarauniens et se termine à l'Hellespont. »

²¹ Voir mon édition du livre V de la *Bouquechardière* : *La Bouquechardière de Jean de Courcy, Philippe II et Alexandre le Grand, édition critique et commentaire du livre V*, édition critique et commentaire C. Gaullier-Bougassas, Turnhout, 2021, p. 336-337.

²² Solin, *Collectanea rerum memorabilium*, éd. T. Mommsen, Berlin, 1895, 7, p. 55-61.

probable avec l'île Ortygie à Syracuse). Puis il reprend la définition de la Grèce en huit parties selon Isidore de Séville, mais ces composantes, il les appelle pays et non plus provinces : Dalmatie, Épire, Hellade, Thessalie, Macédoine, Achaïe, Crète et Cyclades, en ajoutant la mention de cinq « diversitez de langages » (ch. 123, 16, p. 208).

La Grèce de Brunetto Latini correspond ainsi à la Grèce centrale, au Péloponnèse et aux îles, avec aussi la Thrace, la « Romanie » et Constantinople, mais sans extension en Asie mineure. Lorsqu'il évoque l'Asie mineure et inscrit les noms d'Éphèse et de Troie (ch. 123, 17, p. 208), il ne mentionne aucune colonie grecque ni ne rappelle la guerre de Troie, comme si l'Asie mineure n'appartenait pas au monde grec.

Les traducteurs d'encyclopédies latines, Jean de Vignay et Jean Corbechon (XIV^e siècle)

Plus longue est la description que Jean de Vignay consacre à la Grèce dans son *Miroir historial*, traduction fidèle du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, l'une des trois parties du *Speculum majus*. Vincent de Beauvais, dans son encyclopédie du savoir à l'usage des dominicains, compose deux longues descriptions du monde qui se répètent en grande partie. La première est insérée dans le *Speculum naturale* (XXXII, ch. 1-20 ; ch. 10 « De Grecia et eius provinciis »), la seconde dans le *Speculum historiale*²³ (II, ch. 63-95 ; ch. 72 « De Grecia et eius provinciis »). Sa première source d'inspiration est Isidore de Séville. Sur les espaces grecs il reprend ainsi précisément la description des *Etymologiae*²⁴, et Jean de Vignay le traduit scrupuleusement dans le livre II de son *Miroir historial*²⁵ (ch. 70 sur l'Asie mineure, p. 297, ch. 71 « De Europe et ses regions », avec la mention de la Thrace et de Constantinople, p. 298-300, ch. 72 « De Grece et ses régions », et ch. 73, p. 300-302, ch. 74 « Des autres provinces de Europe », avec une mention sur l'Italie occupée par les Grecs jadis et appelée Grande Grèce (p. 302). Il garde ainsi la terminologie spatiale d'Isidore, en la traduisant en français : le terme « region » pour désigner les différentes parties de l'Europe, dont la Grèce, et le terme « province » pour désigner les différentes parties de la Grèce. Mais dans la rubrique, « De Grece et de ses regions » (ch. 72), le copiste substitue à « province » le terme « region », d'un emploi plus fréquent à son époque. Son œuvre contribue ainsi largement à la diffusion de la vision qu'Isidore de Séville donne de la Grèce comme entité régionale aux contours bien définis. Il conserve le nom des anciennes provinces romaines, mais non leur signification politique. Sa description n'est d'ailleurs en rien associée à une présentation de l'empire romain. Placée tout au début de l'histoire universelle, alors qu'il évoque le temps des origines, elle présente la géographie comme détachée de toute intervention humaine. Ainsi peut-on comprendre qu'il ne cherche pas non plus à actualiser la géographie grecque et son onomastique en introduisant des toponymes et des réalités de son

²³ Une transcription du texte du *Speculum historiale* et du *Speculum doctrinale*, respectivement d'après le manuscrit de Douai, Bibliothèque municipale 797 et d'après l'imprimé de Douai, *Bibliotheca Mundi seu Speculi Maioris Vincentii Burgundi ex ordine Praedicatorum*, 1624 est en ligne sur le site internet de l'Atelier Vincent de Beauvais (<http://atilf.atilf.fr/bichard/>; consulté le 21 juin 2022). Voir aussi la base de données *SourcEncyMe*, *Sources des Encyclopédies Médiévales*, <http://sourcencyme.irht.cnrs.fr/>; consulté le 21 juin 2022.

²⁴ Voir mes analyses dans « Les savoirs hérités sur les espaces grecs : les autorités antiques connues dans l'Europe occidentale médiévale », *supra*, p. XX. Dans le livre XIV de ses *Étymologies*, Isidore évoque la Thrace (4, 6), puis la Grèce (4, 7-15) et ses provinces : Dalmatie, Épire, Hellade (Béotie, Péloponnèse), Thessalie, Macédoine, Achaïe, Arcadie, Crète et Cyclades. Il développe plus loin l'évocation des îles grecques (6, 14-44) : Chypre (14), Crète, Abydos, Cos (15-18), Cyclades (19-31, en fait les îles de la mer Égée : Délos, Rhodes, Ténédos, Carpathos, Cythèse, Icarie, Naxos, Mélos, Paros, Chios et Samos). Ses chapitres sur les caps et les montagnes présentent le cap Sigée dans l'Hellespont, le cap Malée en Grèce (7, 2-3), puis les monts Olympe, Athos, Parnasse et les monts Cérauniens (8, 9-12).

²⁵ Jean de Vignay, *Le miroir historial, volume I, tome I (livres I-IV)*, éd. M. Cavagna, Paris et Abbeville, 2017.

époque. On constate également qu'il reprend à Isidore le rejet de la Thrace et de Constantinople hors de l'espace grec.

Jean de Vignay traduit par ailleurs une autre œuvre latine qui propose une image géographique différente de l'espace grec. Ce sont les *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury, un traité à l'usage de l'empereur Otto IV que le clerc anglais écrit en 1215 et qui réunit des connaissances diverses sur le monde²⁶. La traduction de Jean de Vignay, les *Oisivetez des emperieres*, date du début du XIV^e siècle. L'œuvre contient une description du monde, qui commence par l'Asie et poursuit avec l'Europe, et qui, à la différence du *Miroir historial*, manifeste très souvent une actualisation aux réalités de l'époque de l'écriture (seconde partie, éd. cit., t. 2, ch. 25-52, p. 115-193), même si cette actualisation géo-politique est plus affirmée pour l'Europe occidentale que pour le reste du monde. Néanmoins pour les espaces grecs aussi on trouve des données nouvelles qui réfèrent à l'époque d'écriture. Le chapitre sur l'Asie mineure (ch. 25, p. 118-121) précise bien son extension, puis indique :

[...] et passee la mer qui est dite le Bras Saint George, la prend la premiere Grece et est estendue jusques a Philadelphie, qui est le bout de Turquie, et la terre du soudenc d'Yconie. (ch. 25, p. 119)

[[...] et au-delà de la mer qu'on appelle le Bras Saint George, commence la « première Grèce » qui s'étend jusqu'à Philadelphie, qui est une extrémité de la Turquie, et la terre du sultan d'Iconie.]

La « première Grèce », selon les notes de l'éditeur, désigne « la province impériale de Nicée sous les Hohenstaufen » et le sultan d'Iconie (province turque en Asie mineure au XII^e siècle) Kilic Arslan II qui vainquit Manuel Comnène en 1176²⁷. Le texte enchaîne avec quelques informations sur la Turquie, sur les différentes régions de l'Asie mineure et introduit des rappels de son histoire antique, sur l'origine de la Phrygie, de la Dardanie, et sur Troie, en précisant qu'elle fut construite par le roi « Troylus », erreur probable pour Tros. Il rappelle ensuite l'origine troyenne des royaumes des Bretons et des Francs, avec une formule qui présente Troie comme « l'empire de Rome », terme qui désigne habituellement l'empire de Constantinople (*ibidem*, p. 119-120). On remarque ainsi une confusion entre Troie et Constantinople. Si une telle confusion se retrouve dans d'autres textes médiévaux, ici elle prend une forme particulière, puisqu'elle semble équivaloir à une confusion entre Troyens et Grecs. L'origine troyenne des Bretons et des Francs serait aussi une origine grecque, puisqu'ils seraient les héritiers de « l'empire de Rome », après la destruction de Troie : « Et le royaume de la Greigneur Bretagne fu de l'empire de Ronme, et le royaume des Frans aussi²⁸. » Bien que rapide, cette mention donne une image particulière de l'origine gréco-troyenne.

Aussitôt après, sa description de l'Europe ne suit pas l'ordre exact des textes latins antérieurs et ne s'organise pas autour d'un découpage romain. Il consacre ainsi d'assez longs développements au Nord. Son évocation de l'espace grec, à l'intérieur d'un chapitre intitulé « De la terre de Pannonie » (ch. 27, p. 126-131) apparaît moins structurée et moins claire que dans le *Miroir historial*, mais contient de plus nombreuses informations, notamment sur des héros fondateurs et aussi des philosophes. Après avoir introduit la Thrace, la Macédoine mais aussi l'Achaïe, l'île de Céphalonie et Kassiope, la mer de Corinthe, les cités de Corinthe et

²⁶ Voir l'édition de D.-P. Gerner, « La traduction des *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury par Jean de Vignay dans le Ms. Rothschild de la B.N. de Paris : édition et étude », thèse de doctorat, Université de Strasbourg, 1995, 3 t.

²⁷ Éd. cit., t. 4, p. 91 ; voir aussi p. 128 et 174 pour l'identification de « Philadelphie, en Lydie, aujourd'hui Alasehir, province de Manisa, en Turquie » et d'Yconie.

²⁸ *Ibidem*, t. 2, ch. 25, p. 120 : « Et le royaume de la Grande-Bretagne descendit de l'empire de Rome, de même que le royaume des Francs. »

d'Athènes, il en vient à la « Grece » et énumère ses composantes, l'Illyrie, l'Épire, la Chaonie, la Molossie, l'Hellade, l'Attique, la Béotie, l'Aonie, la Thessalie, le Péloponnèse, la Macédoine, l'Achaïe, l'Arcadie. Il développe notamment une dizaine de lignes sur l'Académie et ses philosophes (*ibidem*, p. 128). Avec l'évocation de héros fondateurs de villes et de régions, c'est donc la Grèce ancienne d'avant la conquête romaine qui est célébrée.

Quelques décennies plus tard, en 1372, Jean Corbechon traduit pour le roi français Charles V une deuxième grande encyclopédie latine savante du XIII^e siècle, le *De proprietatibus rerum* du franciscain Barthélemy l'Anglais. Là encore par le biais d'un texte médiéval latin, c'est le savoir de l'Antiquité qui est mis en langue française dans la description de la Grèce et des espaces grecs. En l'absence d'éditions critiques d'ensemble tant de la traduction française de Jean Corbechon, le *Livre des propriétés des choses*, que du traité latin de Barthélemy l'Anglais, mes remarques se fondent ici sur l'examen du manuscrit de Paris, BnF, fr. 216, pour la traduction de Jean Corbechon, et d'une édition imprimée du texte latin à la fin du XV^e siècle²⁹. Jean Corbechon semble adapter précisément le texte de Barthélemy l'Anglais, dont la description du monde au livre XV se signale par sa structure originale : elle prend la forme d'une liste alphabétique (ou presque) de lieux situés dans les trois continents connus, avec pour chacun d'entre eux une notice. L'ordre alphabétique avait déjà été adopté dans des compilations antérieures qui se présentaient comme des dictionnaires pour faciliter la lecture d'autres textes : leur finalité était de permettre d'identifier les toponymes présents dans des œuvres classiques, celle de Virgile et des poètes antiques, ou dans les livres bibliques³⁰. Jean de Corbechon ne donne ainsi aucune vue d'ensemble et n'apporte que très rarement des explications sur la disposition des lieux les uns par rapport aux autres. On sait par ailleurs qu'une première traduction du livre XV du *De proprietatibus rerum* a été réalisée à la fin du XIII^e siècle et a circulé de manière autonome³¹.

Si certaines notices de ce dictionnaire toponymique (fol. 202 r-228 v) se réfèrent à des lieux de son époque (Jean Corbechon mentionne par exemple la ville de Rouen dans la notice sur la Normandie, celle de la Rochelle dans celle sur le Poitou), il mêle avant tout sites de la géographie antique et sites de l'histoire de la chrétienté, particulièrement en Orient. Pour la Grèce ancienne, ce que transmet Barthélemy l'Anglais à Jean Corbechon et au traducteur anonyme antérieur est une présentation plus longue que celle d'Isidore de Séville dans le livre XIV des *Etymologiae*, bien qu'elle soit éclatée en notices séparées selon l'ordre alphabétique : l'amplification vient de la compilation de plusieurs textes, pas seulement le livre XIV des *Etymologiae*, mais aussi les livres XV et IX notamment, ainsi que les œuvres de Pline et Solin. Dans certaines notices, l'auteur réunit une somme des connaissances connues, par exemple sur la Crète ou sur l'Hellade (fol. 209 r et 211 r), et cite plusieurs noms d'autorité.

Le dictionnaire contient ainsi toute une liste de provinces, d'îles et plus rarement de villes grecques, que j'énumère ici avec les graphies du manuscrit : Achaïe, Arcadie, Boecie, Chypre, Crète, Cyclades, Chos, Delos, Ellade, Ellespont, Frigie (présentée comme terre grecque), Macedone (confusion avec Lacedemone), Melos, Romenie, Rohos, Samos, Spartie, Tracie, Thessalie, Troie. On remarque ainsi deux notices pour la région de Sparte, absente du livre XIV d'Isidore, l'une intitulée « Spartie » (fol. 223 v-224 r) et l'autre « Macedone » (fol. 217 v) (pour Lacedemone), et surtout la grécité affirmée de la Phrygie et de Troie :

²⁹ Le manuscrit de Paris, BnF, fr. 216 est numérisé sur le site Gallica de la BnF ; *De proprietatibus rerum*, Bâle, ca. 1480, en ligne Munich, Bayerische Staatsbibliothek, urn:nbn:de:bvb:12-bsb00079533-9 ; dernière consultation le 23 août 2022.

³⁰ Dans son article, « Geography and memory in Isidore's Etymologies » (dans *Mapping Medieval Geographies. Geographical Encounters in the Latin West and Beyond, 300-1600*, éd. K. D. Lilley, Cambridge, 2014, p. 52-53, 58), A. Merrills mentionne les textes du IV^e et V^e siècles de Vibius Sequester, *De fluminibus*, et de Jérôme *De situ et nominibus locorum hebraicorum*.

³¹ *Le livre des régions*, éd. B. A. Pitts, Londres, 2006.

Frigie est une province d'Assie la petite qui est ainsy appellee pour Frigie, la fille Europe [...]. Il y a Frigie la grant [...] et sy a Frigie la petite qui est appellee Frigie la Dardanique pour Dardanie qui vint de Grece en Tracie avecques son filz et conquist Frigie la Dardanique. (BnF, fr. 216, fol. 212 r)

[La Phrygie est une province d'Asie mineure qui est ainsi appelée du nom de Phrygie, la fille d'Europe. [...]. Il y a Phrygie la Grande [...] et il y a Phrygie la Petite qui est appelée Phrygie la Dardanique du nom de Dardanos qui vint de Grèce en Thrace avec son fils et conquist Phrygie la Dardanique.]

La province de Troye la grant est en Frigie et fut premier appellee Dardane pour un roy qui avoit nom Dardane lequel se parti de Grece et vint en Frigie et y regna le premier. Et puis y regna son filz Eritore après lui et puis y regna son nepveu qui estoit appellés Tros duquel fut nommee la cité de Troies et tout le país si comme dit Ysodore au IX^e livre. Après la destruccion de Troies moult de ceulx du país vindrent par mer en diverses nastions et en bouterent hors les gens qui y habitoient et y demourerent par force. De leur ligneie sont issues tres puissantes nascions si comme il appert par les histores de diverses generacions et de diverses regions. (BnF, fr. 216, fol. 226 v)

[La province de Troie la Grande est en Phrygie et fut d'abord appelée Dardane du nom du roi Dardanos qui quitta la Grèce, vint en Phrygie et y régna le premier. Plus régna son fils Erichthonios et ensuite son petit fils Tros, qui donna son nom à la cité de Troie et à tout le pays, comme l'indique Isidore dans son IX^e livre. Après la destruction de Troie de nombreux habitants du pays s'exilèrent par la mer dans diverses contrées dont ils chassèrent les habitants pour s'installer de force. De leur lignée descendent des peuples puissants comme le montrent de nombreuses histoires de peuples et de régions différents.]

Les Troyens sont très clairement présentés comme des Grecs et l'origine troyenne des peuples de l'Europe occidentale est ainsi aussi une origine grecque.

Plusieurs notices contiennent des rappels de l'histoire antique païenne, avec de brefs récits étiologiques comme l'histoire d'Hellé (fol. 211 r), les noms de quelques fondateurs – par exemple l'histoire de Cadmos, de sa recherche d'Europe et de sa fondation de Thèbes (fol. 207 r) –, quelques bribes historiques, notamment sur la guerre des Lacédémoniens contre Messéniens (fol. 216 r), les guerres Médiques (fol. 211 r). Mais le nom de Dédale (fol. 209 r) ou la consécration de Chypre à Vénus (fol. 209 r) sont mentionnés sans explication. Si les sites grecs sont souvent présentés comme des lieux de mémoire pour des personnages et des événements de l'histoire grecque, la mémoire ainsi constituée de la Grèce ancienne, de son histoire, de sa culture est beaucoup moins riche et plus floue que celle que construisent Plinie et Isidore. Un regard critique sur la religion païenne apparaît en outre dans l'évocation du colosse de Rhodes et sa condamnation comme « ydole d'airain » (fol. 222 v). Le texte se réfère à Isidore, mais ce dernier introduisait le colosse dans aucun élément de condamnation (*Etymologiae*, XIV, 6, 22). Le dictionnaire toponymique de Barthélemy l'Anglais traduit par Jean Corbechon accorde ainsi une place importante aux espaces grecs, mais on ne peut parler d'une véritable célébration de la grandeur grecque, sinon pour la philosophie comme nous allons le voir.

Qu'en est-il par ailleurs d'une présentation d'une entité grecque dans son ensemble ? Le manuscrit de Paris, BnF, fr. 216 en offrent trois, l'une sur « Auffrique la petite et Grece » (fol. 203 v), la seconde sur la « Grece » (fol. 213 r et v) et la troisième sur la « Rommenie » (fol. 222 v). Elles offrent trois visions de la Grece, de son histoire et de ses liens avec l'Europe occidentale. La première, sur l'« Auffrique la petite et Grece », est *a priori* la plus surprenante puisqu'elle mentionne sans précision que les deux toponymes « Auffrique la petite » et « Grece » ont désigné et formé la même province dont la cité phare était Athènes. Après une célébration d'Athènes comme « nourrice de philosophes et mere des .VII. ars » et un renvoi à

Pline et à Isidore, elle décline les noms de trois philosophes, Platon, Démosthène et « saint Denis ». Ce dernier est loué comme disciple de saint Paul et premier évêque de Paris. Le texte se fait ici l'écho de données et d'une image de la *translatio studii* d'Athènes à Paris bien diffusées en latin³² : le transfert du savoir passe par Denys l'Aréopagite, un philosophe athénien que saint Paul convertit selon les *Actes des Apôtres* (17, 22, 23) et auquel des traités mystiques furent attribués, avant son identification au premier évêque de Paris. Cette notice n'a pas vraiment de contenu géographique, sinon la mention de la ville d'Athènes : elle n'énumère pas les différentes provinces ni n'indique les limites spatiales de la Grèce, mais elle présente et célèbre la Grèce comme une entité culturelle pour montrer comment, à la suite de et grâce à la christianisation, sa « clergie » s'est déplacée en France, à Paris. Avec le rappel de la prédication de Paul à Athènes, l'histoire chrétienne se conjoint à l'histoire antique de la Grèce païenne et à l'histoire médiévale de la France. C'est ainsi une appropriation de la Grèce ancienne par la mise en avant d'une origine du savoir philosophique et par la christianisation puisque ce savoir aurait été transféré en France par un philosophe grec converti devenu ensuite premier évêque de Paris. Elle est complémentaire des rappels sur la filiation généalogique entre les Gréco-Troyens et les peuples de l'Europe occidentale que j'ai mentionnés plus haut à propos des entrées « Frigie » et « Troie » puisque ces dernières indiquent clairement que les Troyens sont des Grecs. La Grèce est aussi célébrée brièvement comme l'inventrice de certaines techniques, notamment dans l'île de Crète (fol. 209 r), l'île de Chios (fol. 209 v) ou en Thessalie (fol. 216 r).

La seconde notice consacrée à la « Grèce » correspond en partie au texte d'Isidore de Séville dans le livre XIV, avec la mention des sept provinces, et elle contient une célébration de la grandeur et de la puissance politique de la Grèce et du peuple grec :

Grece est une moult large region qui est nommee par pluseurs noms et qui est plaine de richesses de terre et de mer, et qui a la seigneurie de moult de royaumes, et nourrice de chevalerie et mere de philosophie, maistresse de toute bonne science, de qui les gens furent jadis bons combatems et raemplis du don de science et de sapience et de beau parler. Adont le peuple de Grece estoit subget aux lois et estoit piteux et paisibles aux estranges et doulz aux privés et si durs a leurs ennemis qu'ilz ne les povoient deporter, si comme dit Varro ou livre des louenges des Grioux. (fol. 213 v)

[La Grèce est une très grande contrée qui est appelée de plusieurs noms et qui regorge de richesses terrestres et maritimes, elle assure son pouvoir sur de nombreux royaumes, elle est initiatrice de la chevalerie et mère de la philosophie, maîtresse de toutes les sciences utiles, ses habitants furent dans le passé de vaillants combattants, doués de l'aptitude à la science, à la sagesse et à l'éloquence. Le peuple de Grèce se soumettait alors à des lois, il était calme et pacifique avec les étrangers, doux avec les proches, et si dur avec ses ennemis qu'ils ne pouvaient s'en défaire, comme le dit Varron dans le livre de la célébration des Grecs.]

Dans cette alliance de la chevalerie, de la science et de la sagesse, la Grèce incarne un modèle politique, social et culturel, et avec l'expression « le peuple de Grèce », cette entité politique, sociale et culturelle est aussi présentée ici comme une entité ethnique.

La troisième notice sur la Grèce a trait à la « Rommenie » et à l'histoire plus récente. Elle évoque le changement du nom de la « Grece » en « Romenie, c'est à dire la nouvelle gent de Romme » (fol. 222 v, « Romanie, c'est-à-dire la nouvelle terre des Romains ») au moment du transfert de la capitale de l'empire romain à Constantinople par Constantin. Cet élément d'histoire et de géographie historique est conforté par la référence au temps présent de l'écriture et au nom que « ceulx de Grece », les Grecs de Constantinople, se donnent : « et pour ce jusques au temps present ceulx de Grece ne s'appellent point Grioux, mais il

³² A. de Libera, *La philosophie médiévale*, Paris, 1993, p. 6-7.

s'appellent romaines en leur langage³³. » La référence à l'empire romain hérité par les Grecs et au temps de Constantin peut ici se comprendre comme un lien tissé avec l'histoire de l'Europe occidentale, tout en rappelant leur rivalité pour le titre d'empire.

Si la dispersion des notices sur les espaces grecs dans le dictionnaire donne une impression d'éclatement qui ne facilite pas la visualisation mentale de l'espace grec pour le lecteur, ces trois notices d'ensemble, malgré leur brièveté, récapitulent les principales données et viennent compenser cette impression de dispersion. Elles célèbrent la Grèce comme une entité spatiale qui va au-delà des limites héritées d'Isidore et englobe Constantinople et la Thrace, mais aussi comme une entité politique et culturelle exemplaire, et une terre d'origine pour l'Europe occidentale, selon les multiples voies que j'ai rapportées.

Jean de Mandeville

L'appropriation de la Grèce par l'évocation de son histoire chrétienne se manifeste brièvement chez Barthélemy l'Anglais et Jean Corbechon, à travers l'évocation de Denys l'Aréopagite, de Constantin et de la Romanie, ainsi que de « Tirans », fils de Japhet (fol. 226 r), qui aurait donné son nom à la Thrace. Elle devient dominante dans un autre texte géographique du XIV^e siècle, qui a joui d'une longue et durable diffusion, le *Livre des merveilles du monde* de Jean de Mandeville. Ce véritable best-seller, traduit dans plusieurs langues (en latin et dans plusieurs langues européennes), offre une écriture géographique très différente³⁴. Il apparaît davantage comme un traité géographique que comme un récit de voyage, même si Jean de Mandeville organise son récit autour d'un itinéraire (comme Pline), et, déjà de par son ampleur, il contient des informations très nombreuses et très différentes de celles des images du monde et encyclopédies françaises que je viens d'évoquer. La réalité du voyage de Mandeville a depuis longtemps été mise en doute, particulièrement pour tout ce qui concerne l'Orient lointain. Quant au périple jusqu'à Constantinople puis en Terre sainte, il n'est pas non plus possible d'établir avec certitude s'il l'a effectué ou non. Son récit semble être le fruit de connaissances livresques bien autant voire davantage que d'une expérience personnelle, comme il lui a été souvent reproché. Christine Deluz a montré combien la lecture du texte comme récit de voyage qui a longtemps prévalu a nui à sa compréhension : selon ses analyses, Jean de Mandeville a avant tout conçu son texte comme un traité sur la géographie et les merveilles du monde, il l'a écrit en s'inspirant de récits de voyage latins – notamment Guillaume de Boldensele et son *Liber de quibusdam ultramarinis partibus* – mais aussi de bien d'autres œuvres³⁵.

Jean de Mandeville élabore ainsi une représentation des espaces grecs qui s'écarte de celles des textes didactiques en français antérieurs. Sa Grèce est avant tout une Grèce chrétienne, celle de son époque et celle du passé. C'est la Grèce de l'empire de Constantinople, la Grèce des reliques du Christ et des merveilles chrétiennes, la Grèce des premiers apôtres et de multiples saints. À cette image chrétienne sont incorporées quelques traces d'un passé antique païen refaçonné par la légende.

L'œuvre commence ainsi par des chapitres sur l'empire de Grèce, elle n'en relate pas longuement l'histoire, mais évoque son déclin et la perte de nombreuses possessions

³³ Fol. 222 v, « et c'est la raison pour laquelle ceux de Grèce ne se nomment pas eux-mêmes Grecs mais se nomment Romains dans leur langue. »

³⁴ Jean de Mandeville, *Le Livre des merveilles du monde*, éd. C. Deluz, Paris, 2000, et aussi C. Deluz, *Le livre de Jehan de Mandeville. Une géographie au XIV^e siècle*, Turnhout, 1989, part. p. 95-146.

³⁵ Éd. C. Deluz, *op. cit.*, p. 15-27. Sur l'identification précise des sources, voir toutes les notes de l'édition de C. Deluz ainsi que dans son étude, *Le livre de Jehan de Mandeville, op. cit.*, les tableaux si précis qu'elle a réalisés en suivant l'ensemble du texte, p. 429-491, et pour la Grèce p. 429-433.

territoriales à l'époque de l'auteur : la fameuse statue de Justinien à Constantinople a perdu la pomme que tenait l'empereur. L'empire s'est rétréci et se limite désormais essentiellement à la Grèce, dont les contours exacts ne sont pas donnés :

[L'empereur] soleit estre emperour de Romanie et de Grece, de toute Asie la moindre, de la terre de Surie, de la terre Judee en la quele est la cité de Jerusalem et de la terre de Egipte, de Persie et d'Arabe. Mes il ad tot perdu fors Grece et le país qe il se tient soulement. (ch. 1, p. 97)

[[L'empereur] était empereur de la Romanie et de la Grèce, de toute l'Asie mineure, de la Syrie, de la Judée, dans laquelle se trouve la cité de Jérusalem, et de l'Égypte, de la Perse et de l'Arabie. Mais il a tout perdu sauf la Grèce et le pays où il se maintient, seul.]

Ce « pays où il se maintient » semble différent de la Grèce. Est-ce alors la Thrace ? Quoi qu'il en soit, l'empereur est dit plus haut « emperour de Grece » (p. 97). Pour Jean de Mandeville, l'empire de Constantinople est l'empire de Grèce. La Grèce est assimilée à cette entité politique contemporaine de l'auteur et aussi passée, une entité dont les limites territoriales ont évolué au gré de l'histoire, des victoires et des défaites comme il l'indique dans ce chapitre 1. Elle est l'espace contrôlé par ce pouvoir impérial. Mandeville met donc l'accent sur cette territorialisation de la Grèce par les empereurs de Constantinople, si bien que la Grèce est définie avant tout par son histoire présente et son passé proche, et non pas par son passé antique. Plus loin (ch. 4 et 5), il évoque différentes îles grecques, particulièrement Rhodes et Chypre et leur devenir à son époque, il mentionne la Thrace et la Macédoine, mais il ne fait place ni à la Grèce centrale ni au Péloponnèse. Aux chapitres 1 et 3, il décrit la ville de Constantinople, la cathédrale Sainte-Sophie et le palais, et donne ainsi l'impression que l'empire se réduit à sa capitale.

Le chapitre 2 évoque les précieuses reliques de Constantinople et rappelle celles que le roi de France Louis IX a pu acquérir et transporter en France. Il présente aussi les croyances chrétiennes des Grecs et souligne l'appartenance de la Grèce à la chrétienté, les marques présentes et passées de cette appartenance, en dépit des divergences après le schisme. Ici et jusqu'au chapitre 5, Mandeville révèle les nombreuses traces de son passé chrétien, des traces qui sont les siennes, qui appartiennent à la Grèce mais aussi à toute la chrétienté. C'est donc une appropriation de la Grèce par la mise en avant de son passé et de son présent chrétiens : elle est représentée comme l'un des berceaux de la chrétienté, un lieu de mémoire et de pèlerinage, avec toutes les traces matérielles qui subsistent de son passé chrétien : les reliques christiques (ch. 2), les tombeaux, ceux des apôtres Luc (ch. 3) et Jean (ch. 4), ceux de saints et de saintes, Anne, Jean Chrysostome (ch. 3), puis Sozomène, Hilarion et Barnabé à Chypre (ch. 5).

Mandeville introduit deux autres tombeaux ou dépouilles qui sont ceux de personnages antiques, Hermès Trismégiste et Aristote, révéés comme des saints chrétiens (ch. 3). Les Grecs viennent adorer le tombeau d'Aristote à Stavros, en Chalcidique et y organisent des conseils avec l'espoir de bénéficier de l'inspiration divine (ch. 3, p. 108). Ils révèrent aussi le corps mort trouvé par un empereur dans le palais de Constantinople et identifié à celui d'Hermès, car il portait une inscription en grec, hébreu et latin annonçant la naissance du Christ : la plaque d'or offrant cette inscription est dite conservée dans le trésor de la cathédrale de Sainte-Sophie (ch. 3, p. 110). Hermès est ainsi célébré comme un prophète chrétien et la langue grecque comme l'une des langues sacrées. Le chapitre se termine d'ailleurs par une présentation de l'alphabet grec, avec le nom de toutes les lettres en alphabet latin (p. 112).

Quelques autres rappels du passé antique apparaissent, mais ils sont rares et comme dépossédés de toute valeur mémorielle et/ou de leur lien avec l'Antiquité. L'existence passée de la ville de Troie n'a ainsi droit qu'à une rapide mention, l'auteur indiquant que sa disparition, parce que très lointaine, n'est pas une perte pour Constantinople (ch. 3, p. 108).

Le chapitre 4, qui évoque plusieurs îles et aussi l'Asie mineure, réunit le souvenir de saint Jean – son écriture de l'Apocalypse à Patmos, sa mort et son tombeau à Éphèse – et celui d'Hippocrate qui fut roi dans l'île de Cos et surtout de la fille d'Hippocrate transformée en dragon par la déesse Diane : depuis sa métamorphose cette jeune femme n'apparaît toujours que deux fois par an dans le château et si un homme l'embrasse sur la bouche elle pourra un jour redevenir femme. Jean de Mandeville rapporte l'histoire récente d'un chevalier de Rhodes qui voulut lui donner un baiser mais mourut (ch. 4, p. 115-120). Il recueille une légende qui semble-t-il circulait dans le monde byzantin³⁶. On remarque que rien n'est expliqué sur l'identité d'Hippocrate ni sur celle de Diane, rien n'est rappelé sur les circonstances de la métamorphose de la jeune femme. Pour un lecteur qui ignorerait tout d'Hippocrate et de Diane, aucun élément du texte ne lui permettrait de comprendre leur appartenance à l'histoire antique. Lorsqu'il évoque à la fin du chapitre l'île de Rhodes tenue par les Hospitaliers, Mandeville indique qu'elle était jadis appelée « Collos » et que c'est pour cette raison que Paul écrivait à ses habitants « ad Collosenses » (p. 119) : selon une confusion fréquente dans les textes médiévaux³⁷, les Rhodiens seraient appelés Colossiens en souvenir des épîtres de Paul. On remarque qu'ici le souvenir de la statue du colosse est complètement effacé, toute mémoire de ce passé antique est oubliée.

Il en va de même au chapitre 5 pour le rocher d'Andromède près de l'île de Jaffa fondée, nous dit Mandeville, par Japhet, fils de Noé, avant le déluge (p. 125). Mandeville inscrit bien ici un élément de datation mais il renvoie au temps des origines bibliques, si bien qu'une légende de la Grèce antique, celle d'Andromède, princesse sauvée par Persée alors qu'elle était attachée à un rocher, se trouve projetée à une époque bien antérieure, antédiluvienne. Mandeville cite le nom d'« Andromade », qui devient un géant ou une géante, puisqu'une indécision sur son genre apparaît. Que cette transformation de l'histoire d'Andromède résulte ou non de l'ignorance de Mandeville, le résultat est là aussi l'effacement de la mémoire de l'histoire antique grecque.

L'histoire chrétienne de la Grèce est donc très largement substituée à son histoire antique. Quelques traces du passé antique subsistent, mais l'auteur ne les réfère pas explicitement à la Grèce antique. La mémoire de cette dernière, vidée de sa substance, ne survit plus qu'à travers plusieurs noms de personne dont l'identité n'est pas rapportée.

Du XIII^e au XIV^e siècle, la description des espaces grecs dans les textes didactiques en langue française – images du monde, encyclopédies, traités de géographie – est ainsi marquée par des continuités et aussi des renouvellements. Le poids des œuvres latines, antiques et médiévales, est très lourd. Les auteurs de textes didactiques qui écrivent en français les premières descriptions de la Grèce et des espaces grecs s'abritent derrière ces autorités savantes et se consacrent à la vulgarisation de ce savoir antique auprès de plus larges publics. Leurs évocations de la Grèce, d'abord très rapides, deviennent néanmoins peu à peu plus longues et introduisent quelques éléments d'actualisation de la géographie. Un intérêt pour les espaces grecs voit le jour, dans la continuité des excursus géographiques de Vincent de Beauvais et de Barthélemy l'Anglais. L'écriture française suit ici le développement des représentations de la Grèce dans les textes latins médiévaux, puisque, d'Honorius Augustodunensis ou Hugues de Saint-Victor³⁸ jusqu'à Vincent de Beauvais et Barthélemy l'Anglais, les descriptions s'allongent. On constate l'importance accordée au texte d'Isidore de Séville, avec des compléments empruntés à Pline. Cette intertextualité est très significative,

³⁶ C. Huet, « La légende de la fille d'Hippocrate à Cos », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 79 (1918), p. 45-59.

³⁷ Ch. Deluz, éd. cit., p. 120, note 9.

³⁸ P. Gautier Dalché, *La Descriptio Mappae Mundi* de Hugues de Saint-Victor, éd. P. Gautier Dalché, Paris, 1988, ch. 20, « De provinciis et civitatibus Italie et Grece », p. 152.

puisque par l'intermédiaire des textes d'Isidore et de Pline, la Grèce est bien représentée comme une entité spatiale, une unité territoriale qui réunit plusieurs régions et dont l'extension varie selon les textes. Elle s'agrandit avec l'intégration de la Thrace et de Constantinople aux provinces énumérées par Isidore.

Au fil du temps, les connaissances se précisent, et avec elles la conscience de l'existence d'une entité grecque, spatiale, culturelle et aussi politique. Différentes formes de territorialisation de la Grèce apparaissent, que ce soit de la Grèce antique ou de la Grèce moderne, souvent désignée par le terme « Romanie ». Chez Jean Corbechon, la Grèce est bien un territoire organisé par un pouvoir politique – mentionné mais non identifié pour ce qui relève du passé antique, assimilé à l'empire de Constantinople pour le temps de l'écriture –, et il est aussi constitué par une culture avant tout incarnée par la cité d'Athènes. Dans les descriptions des images du monde et des encyclopédies, les cités antiques sont très peu présentes, sinon Athènes célébrée comme « nourrice » de la philosophie et parfois de la chevalerie, et non pour son système politique. Avec la description de Jean de Mandeville, qui s'ordonne autour du récit d'un voyage à Constantinople puis en Terre sainte, la Grèce se déplace à Constantinople, et aussi dans les îles du trajet vers Jérusalem. Son traité géographique réunit alors des connaissances nombreuses et actualisées sur l'empire de Grèce, et relègue dans l'ombre la mémoire antique de la Grèce, ainsi que toute la géographie de la Grèce centrale et du Péloponnèse.